

Cours 1 : Le corps naturel, à l'épreuve de la vie : Eprouver du plaisir à travers le corps naturel.

« Le corps qui nous est donné à la naissance, source de bien-être, de plaisir, de douleur, évolue selon les lois de la nature et sous l'influence du milieu dans lequel nous vivons. »

Document n°1 : Jean-François Marie, « Plaisir imaginaire et imaginaire du plaisir », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 2 | 1997, mis en ligne le 21 septembre 2007, consulté le 21 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/corpsculture/329>

« L'inconscient d'une discipline, c'est son histoire », écrivait Bourdieu (1984 : 81). Le plaisir fait partie du caché de l'éducation physique et la façon dont il est écarté ou contrôlé, tu ou esquissé, constituerait une manière originale d'aborder l'histoire de la discipline. Un enseignant STAPS à qui on proposait le plaisir comme thème du laboratoire Corps et Culture de Montpellier a refusé, alléguant que rien ne pouvait être dit sur le thème au cours de l'histoire de la discipline. Cette hésitation est-elle due à une simple absence de traces concernant ce thème, ou bien est-elle le reflet d'une angoisse de pénétrer dans le caché, l'inconscient dont parle Bourdieu ? Et même si l'on ne trouve pas ou peu de traces de cette dimension, on peut penser comme Besançon, que « le silence dans l'histoire est le signe du refoulé » (1971 : 36). Le plaisir gêne et semble avoir toujours gêné les précurseurs de la discipline, dans les deux sens du terme.

Après avoir mis à jour les quatre formes traditionnelles de plaisir, il est apparu plus clairement, à partir d'entretiens et d'observations, mais aussi de lectures, que le plaisir en Education Physique et Sportive est un plaisir imaginaire, au sens où le corps ne rentre que peu en ligne de compte. Il existe bien un sens communicatif du plaisir, qui gère l'interaction des élèves entre eux et avec le professeur. De plus, l'élève semble jouer un rôle à l'école, ce qui lui procure (ou pas) un plaisir ordinaire dont le corps n'est que le support (et non la source). L'élève vit aussi son plaisir à travers ses doubles culturels, mais aussi institutionnels et psychiques. Enfin le plaisir d'être ensemble donne une fonction sociale au plaisir. Tous ces arguments permettent de parler d'une forme de décorporation du plaisir, au sens où le corps n'est pas premier, et ce n'est pas son plaisir, contrairement à ce que l'on pourrait croire, qui est recherché.

De cette recherche sur la nature du plaisir, sur le terrain choisi, émerge un imaginaire du plaisir. Tous les plaisirs ne sont pas tolérables en EPS. L'exemple du contact, du toucher interdit s'inscrit dans la logique de fonctionnement de cet imaginaire. Deux dimensions ont ainsi été mises en exergue : la dimension métaphorique du jeu institutionnel (le travail détourne du plaisir) et sa dimension métonymique (le plaisir est différé). Le plaisir de maîtrise, de pouvoir mène à un pouvoir sur le plaisir, ce qui donne une dimension politique à l'imaginaire du plaisir. Seul le plaisir raisonnable est donc toléré.

Document n°2 : Éric de Léséleuc, « Le plaisir du vide », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 2 | 1997, mis en ligne le 26 avril 2007, consulté le 21 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/corpsculture/304>

Pour Danielle Quinodoz (1994), les différentes formes de vertiges sont symptomatiques des diverses formes que prennent les pathologies de la relation. En effet, dit-elle, l'angoisse ainsi générée s'actualise et s'incorpore sous la forme d'un vertige. Par exemple, lorsqu'une personne entretient une relation de type fusionnel avec un objet (c'est-à-dire lorsque cette personne n'opère pas de mise à distance entre elle et l'objet), elle développe une angoisse d'anéantissement et d'engloutissement dans cet objet. Cette angoisse peut s'actualiser physiquement chez l'individu qui a la sensation, par exemple, d'être "englouti" par le divan de son psychanalyste, d'être "ingéré" par l'ascenseur, ou encore d'être "avalé" par son ou sa partenaire lors de la relation sexuelle. C'est ce que l'auteur nomme un « vertige par fusion ».

Elle recense ainsi sept formes de vertige qui sont liées à autant de types de relations pathologiques à l'objet.

Le « vertige par attirance du vide » est une des formes qui nous intéressera ici. Il apparaît lorsque le processus de différenciation entre l'individu et l'objet s'est amorcé. Celui-ci perçoit l'existence d'un espace entre lui et l'objet désiré. Cependant, ce vide extérieur est perçu au travers d'une projection du sentiment de vide intérieur. L'angoisse ainsi générée n'est plus de l'ordre de l'anéantissement mais de la chute dans cet espace. La forme de vertige qui lui correspond est, par exemple, vécue par les personnes qui ne peuvent s'approcher au bord d'un précipice et expliquent ce fait par un irrésistible désir de sauter dans le vide.

Vertigineux plaisirs

Le vertige est symptomatique d'une angoisse. Pourtant, il est de la même façon source de plaisir. « A chaque forme de vertige correspond une forme de plaisir. » (Quinodoz D., 1994 : 125). Pour l'auteur, les plaisirs ressentis lors de pratiques corporelles sont, pour partie, fondés sur un rapport au vertige. Lorsque l'individu développe une relation pathologique à l'objet, il ressent une angoisse qui s'incorpore dans des sensations de vertige qui l'incommodent dans sa vie quotidienne. Lorsqu'il dépasse ce niveau pathologique, il éprouve du plaisir en se mettant physiquement dans la situation de ressentir la forme de vertige afférente au type d'angoisse qu'il développait, mais qu'il sait ou qu'il sent pouvoir maîtriser et contrôler.

A partir de cette perspective, une activité comme la plongée sous-marine pourrait être mise en relation avec un vertige par fusion, tellement est en jeu, au dire des plongeurs eux-mêmes, le sentiment qu'il ont de s'anéantir dans l'élément marin. De la même façon, le delta-plane et le parapente semblent, pour leurs pratiquants, se fonder sur la symbiose qui s'opère avec le milieu qui les accueille. « Moi, quand je vole, je suis un oiseau. Le plus dur, après, c'est de retrouver la terre » dit Michel (parapentiste). Le parachutisme, par contre, ne participe peut-être pas de la même forme de vertige. Il serait, semble-t-il, fondé sur un « vertige par lâchage » tant sa problématique est celle de se jeter dans le vide.

Document n°2 : André Gide, *Les Nourritures terrestres*, 1897.

Nathanaël, tu regarderas tout en passant, et tu ne t'arrêteras nulle part. Dis-toi bien que Dieu seul n'est pas provisoire.

Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.

Tout ce que tu gardes en toi de connaissances *distinctes* restera distinct de toi jusques à la consommation des siècles. Pourquoi y attaches-tu tant de prix ?

Il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs – parce qu'ils en sont augmentés. Car, je te le dis en vérité, Nathanaël, chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir.

Pour bien des choses délicieuses, Nathanaël, je me suis usé d'amour. Leur splendeur venait de ceci que j'ardais sans cesse pour elles. Je ne pouvais pas me lasser. Toute ferveur m'était une usure d'amour, une usure délicieuse.

Hérétique entre les hérétiques, toujours m'attirèrent les opinions écartées, les extrêmes détours des pensées, les divergences. Chaque esprit ne m'intéressait que par ce qui le faisait différer des autres. J'en arrivai à bannir de moi la sympathie, n'y voyant plus que la reconnaissance d'une émotion commune.

Non point la sympathie, Nathanaël, – l'amour.

Agir *sans juger* si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal.

Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur.

Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité. Je ne souhaite pas d'autre repos que celui du sommeil de la mort. J'ai peur que tout désir, toute énergie que je n'aurais pas satisfaits durant ma vie, pour leur survie ne me tourmentent. *J'espère*, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement *désespéré*.

Non point la sympathie, Nathanaël, l'amour. Tu comprends, n'est-ce pas, que ce n'est pas la même chose. C'est par peur d'une perte d'amour que parfois j'ai pu sympathiser avec des tristesses, des ennuis, des douleurs que sinon je n'aurais qu'à peine endurés. Laisse à chacun le soin de sa vie.

(Je ne peux écrire aujourd'hui parce qu'une roue tourne en la grange. Hier je l'ai vue ; elle battait du colza. La balle s'envolait ; le grain roulait à terre. La poussière faisait suffoquer. Une femme tournait la meule. Deux beaux garçons, pieds nus, récoltaient le grain.

Je pleure parce que je n'ai rien de plus à dire.

Je sais qu'on ne commence pas à écrire quand on n'a rien de plus à dire que ça. Mais j'ai pourtant écrit et j'écrirai encore d'autres choses sur le même sujet.)

*

Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant, cette joie, je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre. Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé bien des livres cherchant dans chacun d'eux plus qu'il ne t'avait encore révélé ; où tu attends encore ; où ta ferveur va devenir tristesse, de ne pas se

sentir soutenue. Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures. Je voudrais écrire tel livre d'où toute pensée, toute émotion personnelle te semblât absente, où tu croirais ne voir que la projection de ta propre ferveur : Je voudrais m'approcher de toi et que tu *m'aimes*.

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.

Tout être est capable de nudité ; toute émotion, de plénitude.

Mes émotions se sont ouvertes comme une religion. Peux-tu comprendre cela : toute sensation est d'une *présence* infinie.

Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur.

Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consomment, il est vrai, mais ils nous font notre splendeur.

Et si notre âme a valu quelque chose, c'est qu'elle a brûlé plus ardemment que quelques autres.

Je vous ai vus, grands champs baignés de la blancheur de l'aube ; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots – et que chaque caresse de l'air riant m'ait fait sourire, voilà ce que je ne me laisserai pas de te redire, Nathanaël. Je t'enseignerai la ferveur.

Si j'avais su des choses plus belles, c'est celles-là que je t'aurais dites – celles-là, certes, et non pas d'autres.

Tu ne m'as pas enseigné la sagesse, Ménalque. Pas la sagesse, mais l'amour.

*

Document n°4 : Jean-Auguste-Dominique Ingres, *Le Bain turc*, 1862 et *La grande Odalisque*, 1814.

Cette œuvre est initialement une commande de Napoléon qui choqua l'impératrice et fut renvoyée au peintre. C'est surtout le point culminant de l'art ingresque. *Le Bain turc* associe en effet le motif du nu au thème de l'Orient, il convoque aussi les figures que Ingres a peintes durant sa carrière : la Baigneuse de Valpinçon, la Baigneuse à mi-corps et l'Odalisque. Ingres s'inspire pour cette toile des lettres de lady Montagu dans lesquelles la femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Istanbul au XVIIIe siècle racontait ses visites au harem. [*Petit Larousse de l'Histoire de l'Art*]

